

Joseph Desparmet (1863-1942) et la résistance symbolique dans l'Algérie coloniale

Kamel Chachoua
(IREMAM, CNRS/Aix-Marseille Université)

« Dans l'entre-deux-guerres, de plus en plus, l'indigène devient, en tant que tel, affaire de spécialiste. Sa vérité n'intéresse plus que le révolutionnaire, le chercheur, ou de rares attardés de l'Avant. Même pas toujours l'arabisant ! Pour l'Européen, qui est-il, ou plutôt qu'est-il ? Une menace, une attente, une chose à utiliser, au mieux à ménager », Jacques Berque, *Le Maghreb entre deux guerres*, Paris, Seuil, 1962, p. 417.

« Un fin lettré musulman nous disait dernièrement à Alger : « Si on mettait toutes les revendications des indigènes algériens dans une enveloppe et si on essayait d'en fixer le sens général par une formule inscrite sur l'enveloppe, on serait presque obligé de mettre cette chose terrible : « Français, allez-vous-en ! ». J. Desparmet. « Le panarabisme en Algérie », *L'Afrique Française*, 1936. [*infra*, p. 336].

Particularités et particularismes d'un professeur ordinaire

Dialectologue-ethnologue passionné, excellent arabisant, homme de terrain hors pair qui avait observé avec finesse et avidité le monde rural algérien du début du XX^e siècle, Joseph Desparmet (1863-1942) est sans doute le chercheur le plus fertile¹ et le plus relégué de sa génération ; aussi

1. Arnold Van Gennep s'est appuyé sur le matériau blidéen de Desparmet pour étayer ses hypothèses sur les rites de passages. Cf. Arnold Van Gennep, *Les rites de passages*, Paris, Picard, 1981, [1909], pp. 86-87 notamment. Dans son ouvrage, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, Alger, Adolphe Jourdan, 1909, Edmond Doutté fait plusieurs appels de notes aux travaux de Desparmet et notamment à son livre sur *L'enseignement de l'arabe dialectal d'après la méthode directe*, 2 vol. Blida, Mauguin, 1904 et 1905. En 1939, H. Pérès et G.-H. Bousquet, deux célèbres orientalistes, plus connus que Desparmet lui-même, ont traduit de l'arabe vers le français un premier volume de l'œuvre ethnologique de J. Desparmet, *Coutumes, institutions et croyances des indigènes de l'Algérie*. Tome I. *L'Enfance, le mariage et la famille*, traduction annotée par H. Pérès et G.-H. Bousquet, Alger, Carbonel, 1939. Le tout premier article du célèbre romancier et anthropologue kabyle, Mouloud Mammeri, publié dans la revue *Agdal* (Maroc) en 1938 : « La société berbère persiste mais ne résiste pas » est vraisemblablement inspiré d'un passage d'un article de J. Desparmet, « Naissance d'une "histoire nationale" de l'Algérie » (*L'Afrique Française*, 1933) où il écrivait que « Le berbère assimile et ne s'assimile pas. *Ce n'est pas précisément qu'il résiste, mais il persiste*. Les vainqueurs se sont fondus en lui, et l'ont fortifié sans le changer » (c'est nous qui soulignons). Cf. *infra*, p. 254. Bien que dans l'article de Sâdeddine Bencheneb sur « Quelques historiens arabes modernes de l'Algérie », in *Revue africaine*, vol. 100, année 1956, p. 475-499, il n'y a aucune référence à l'article de J. Desparmet, « Naissance d'une histoire nationale de l'Algérie » (*L'Afrique Française*, 1933), néanmoins, il en reprend, et la problématique et les développements sur les deux livres des deux historiens réformistes : M. El-Mili

bien par l'establishment colonial que par les universitaires de la post-colonie. Les premiers reprochaient à ce professeur d'arabe provincial sa « réforme iconoclaste »² des programmes d'enseignement de l'arabe par laquelle il donnait le pas à l'arabe dialectal sur l'arabe littéraire, ainsi que ses positions politiques irritantes³, tandis que les seconds, les universitaires post-coloniaux, dénonçaient son « ton raciste »⁴, son illégitimité institutionnelle et ses publications dans des revues secondaires (*l'Afrique française*⁵, *La Revue africaine*, *le Bulletin de géographie d'Alger et d'Afrique du Nord*).

Sa vie, tient en deux mots, comme l'avait bien résumé H. Pérès, « il fut étudiant puis professeur ». Né à Béguey (Gironde) en 1863, licencié ès lettres de l'université de Lyon en 1884, il ne retourne pas, à l'issue de sa formation dans son pays natal, mais choisi d'aller exercer au collège de Cluny, puis Villefranche-sur-Saône, et en 1891, il décide de franchir la Méditerranée et d'aller enseigner au collège de Tlemcen en Algérie où, tout en enseignant le français et le latin, il s'initiait à la langue arabe. Trois ans après, en 1897, il quitte le collège de Tlemcen pour celui de Skikda (Philippeville), une ville portuaire et semi-berbérophone de l'Est algérien, et là, à trente-quatre ans, il interrompt son métier de professeur et redevient élève, en s'inscrivant à l'école supérieure des lettres d'Alger pour des études d'arabe, d'où il sort diplômé en juin 1900. Il commence alors une nouvelle carrière d'arabisant en prenant un poste au collège de Médéa puis, deux ans après, en 1902, au Lycée de Blida où il enseigne

et de T. El-Madani. Ali Merad, spécialiste et auteur d'un livre pionnier sur *Le Réformisme musulman en Algérie de 1925 à 1940*, Paris, Mouton & Co, 1965, l'efface complètement dans son article de 1984 sur « La turcophilie dans le débat national en Algérie au début du siècle (1911-1918) », bien qu'il reprend le titre et la problématique de l'article de Desparmet : « La turcophilie en Algérie », in *Bulletin de la société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, n° 74 et n° 75, 1916-1917. [*infra*, p. 67-158].

2. Cf. Henri Pérès, « Joseph Desparmet et son œuvre (1863-1942) », in *Revue africaine*, volume 87, année 1943, OPU, Alger, p. 253.

3. Parlant des publications de Joseph Desparmet sur l'actualité politique de l'époque, Henri Pérès, écrivait : « ayant perdu le contact quotidien avec la population indigène, Desparmet, dans cette dernière période de sa vie, ne se révèle plus à nous que comme un mémorialiste (dont les historiens futurs tireront partie). Cette partie de son œuvre, si elle n'a pas la solidité des études ethnographiques et folkloriques, est pourtant loin d'être négligeable ». H. Pérès, *op. cit.*, p. 258.

4. Fanny Colonna, « Production scientifique et position dans le champ intellectuel et politique. Deux cas : Augustin Berque et Joseph Desparmet », in *Le mal de voir*, Cahier Jussieu/2, Université de Paris VII, 10/18, Paris, p. 399.

5. Une publication dont Jacques Berque disait qu'elle était « sans doctrine, sans provision, avec une étonnante carence à prévoir et même à concevoir ». Cf. Jacques Berque, *Le Maghreb entre deux guerres*, Paris, Seuil, 1962, p.76. Un avis qui nous paraît contestable quand on lit les articles de J. Desparmet publiés dans cette revue (*l'Afrique française*), tous reproduits dans ce volume.

durant trois ans jusqu'à 1905. C'est à ce moment qu'il avait amassé le matériel empirique et conçu l'unité et la problématique de son œuvre ethnologique sur la médecine, l'enfance, le temps (les calendriers). En 1906, il se présente à l'agrégation d'arabe qui venait d'être créée, sort premier de cette première promotion et commence à exercer au Grand Lycée d'Alger, puis à partir de 1921, au lycée Mustapha où il reste jusqu'à 1928, année de son départ en retraite. Après cette date, et jusqu'à sa mort, le 13 mars 1942, il vivra entre l'Ardèche, pays natal de sa femme et Alger, où ses deux enfants poursuivaient leurs études.

L'idée d'éditer en volume l'ensemble de ses textes, de rééditer quelques-uns de ses ouvrages ou de traduire certains de ses manuscrits rédigés en langue arabe a été formulée dès son décès par H. Pérès, qui avait déjà co-traduit avec Georges-Henri Bousquet une partie de son œuvre écrite en arabe⁶. Dans sa notice nécrologique sur Desparmet, H. Pérès avait émis le vœu que les conseils de rédaction des revues qui détiennent les droits d'édition de Desparmet, s'accordent pour autoriser une publication en volume de certains de ses articles et notamment ses « calendriers »⁷. Mais la charge de travail et la rareté des compétences qu'exige une telle entreprise d'édition et de traduction à une époque marquée par une désaffection générale du champ académique colonial à l'égard de la langue arabe⁸, puis, le tournant « quantitativiste »⁹ qu'avait pris la science sociale coloniale après 1945, et enfin, le déclenchement de la guerre d'indépendance, dix ans après, en 1954, faisaient que cette entreprise n'avait, à peu près, aucune chance de voir le jour. L'engagement militant de l'université d'Alger dans le sens de l'Algérie française¹⁰ ; l'exemple et le souvenir de Jean Servier (1918-2000)¹¹, brillant ethnologue qui s'est mis au service de l'armée

6. Cf. J. Desparmet, *Coutumes, institutions et croyances des indigènes de l'Algérie*. Tome I. *L'Enfance, le mariage et la famille*, traduction annotée par H. Pérès et G.-H. Bousquet, Alger, Carbonel, 1939.

7. H. Pérès, *op. cit.* p. 257.

8. Jacques Berque, *Le Maghreb entre deux guerres*, Paris, Seuil, 1962, p. 255.

9. Parlant des sciences sociales de cette période (1930-1950), Jacques Berque écrivait que le Maghreb de cette époque « est entré dans le temps de la quantité » [...]. Avec l'étude de l'émigration, de la prolétarisation et des bidonvilles, le point de vue du chiffre a fait son entrée dans la sociologie-nord-africaine », in « Cent vingt-cinq ans de sociologie maghrébine » in J. Berque, *Opera Minora*, Paris, Bouchène, 2001, [1956], T. II, p. 207-208.

10. Cf. Abdelmalek Sayad, *L'Histoire au service de la recherche identitaire*, Paris, Bouchène, 2001, p. 68.

11. Professeur des universités et auteur d'une œuvre ethnologique mondialement reconnue sur les sociétés berbérophones, la Kabylie et l'Aurès plus particulièrement. Pour un aperçu sur sa vie et son œuvre voir Fabien Sacriste, *Germaine Tillion, Jacques Berque, Jean Servier et Pierre Bourdieu. Des ethnologues dans la guerre d'indépendance algérienne*, Paris, l'Harmattan, 2011.

française durant la guerre d'Algérie, ont définitivement consacré l'ethnologie et la dialectologie¹² au rang de disciplines archaïsantes et complaisantes de l'ordre colonial. Jacques Berque qui avait déjà associé Desparmet à Jean Servier en les citant « côte à côte » dans son article pionnier sur la science sociale coloniale¹³ va, bizarrement, l'effacer complètement dans son ouvrage de 1962 sur *Le Maghreb entre deux guerres* comme dans les suivants d'ailleurs¹⁴.

Mais ce qui va définitivement consacrer la relégation et/ou la méfiance des ethnologues français « maghrebinisants » à l'égard de « l'éminent ethnologue de la Mitidja » avait commencé avec la communication et la publication d'un article pionnier de Fanny Colonna sur Joseph Desparmet et Augustin Berque dans le cadre du colloque « Ethnologie et politique au Maghreb » qui s'est tenu à Paris en 1974¹⁵. Dans cet article réflexif et plein de suggestions, Fanny Colonna préfère, disait-elle « raisonner, pour être plus convaincante, à partir, non pas d'auteurs indigénophiles (type Jean Méliá), ni d'auteurs ambigus comme Masqueray, mais à partir de deux auteurs très liés à la colonisation : Augustin Berque et Joseph Desparmet »¹⁶. Le premier, parce qu'il « cherche à savoir comment mieux gouverner »¹⁷ tandis que le second, Joseph Desparmet, « qui n'a jamais caché son parti colonialiste »¹⁸ est souvent « assez *trivialement* raciste dans ses textes »¹⁹. Ces « disqualifications » éthiques et politiques ont, en effet, définitivement consacré Desparmet comme un auteur raciste et

12. Comme l'ethnologie, la dialectologie est suspectée de servir de soutien à l'arabe dialectal dans le dessein d'éloigner les Algériens de l'arabe classique, livresque, transnational et panislamique et de servir de moyen pour mieux renseigner le pouvoir colonial sur la société indigène.

13. Jacques Berque, « Cent vingt-cinq ans de sociologie maghrébine » in J. Berque, *Opera Minora*, Paris, Bouchène, 2001 [1956], T. II, p.195. Une association que Fanny Colonna avait reprise au milieu des années 1990 dans une note de présentation de ses travaux de recherches où elle écrivait que les destins de ces deux hommes sont semblables et qu'ils nous posent tous les deux la question de savoir que faire avec des savoirs politiquement incorrects. Cf. Fonds F. Colonna, MMSH, Aix-en-Provence.

14. Pourtant certains passages de ce livre sur les manifestations de rue (*modhaharats*), le boycottage, ainsi que la description des milieux militants réformistes-nationalistes nous rappellent les textes que Desparmet avait consacré à ces thématiques [*infra*, pp. 158 et suivantes]. Il en est de même pour son ouvrage *Maghreb, Histoire et Société*, Alger, Sned/Duculot, 1974, où Desparmet est également complètement effacé.

15. Fanny Colonna, « Production scientifique et position dans le champ intellectuel et politique. Deux cas : Augustin Berque et Joseph Desparmet », in *Le mal de voir*, Cahier Jussieu/2, Université de Paris VII, 10/18, Paris, p. 397-415.

16. Fanny Colonna, *op. cit.*, p. 398.

17. *Ibid.*

18. Cf. Fonds F. Colonna, MMSH, Aix-en-Provence.

19. Fanny Colonna, *op. cit.*, p. 399 (c'est nous qui soulignons).

colonialiste²⁰, ce qui avait sans doute détourné sinon diminué les usages et citations de ses travaux par les chercheurs français maghrébinisants en particulier. Ainsi, Ali Merad qui citait abondamment les articles de Desparmet dans sa thèse pionnière sur *Le réformisme musulman en Algérie* (1965), l'efface complètement dans son article de 1984 sur *La Turcophilie en Algérie*²¹ qui, pourtant, reprend le titre et la problématique de l'article de Desparmet de 1911²². Pierre Bourdieu qui avait « critiqué » la communication de Fanny Colonna lors du colloque sur l'ethnologie du Maghreb²³, ne fera aucune référence aux travaux de Desparmet (ceux sur les calendriers, les rituels et la maladie notamment) dans son ouvrage phare sur l'ethnologie de la Kabylie, construit sur des objets identiques à ceux de Desparmet qu'il avait sans aucun doute lu et apprécié²⁴. Et, pour être plus complet sur cette relégation, ajoutons que le tournant développementaliste et « sociologiste » des sciences sociales nationales des pays décolonisés en général et de l'Algérie en particulier²⁵ ainsi que

20. Fanny Colonna avait entamé un projet de republication de l'ensemble de l'œuvre de Desparmet qui n'avait jamais abouti. Dans une lettre du 24 février 1993, d'Ahmed Mahiou à Fanny Colonna au sujet de l'édition de Desparmet, Ahmed Mahiou, alors directeur de l'IREMAMM, lui disait que d'après ses discussions avec Gilbert Granguillaume, il ressort que les services culturels de l'Ambassade de France en Algérie souhaitent aider un ouvrage susceptible d'être vendu en Algérie à un prix raisonnable. Pour cela ils sont prêts à appuyer, par une subvention, une co-édition avec un éditeur algérien (Bouchène, OPU ou tout autre à trouver). Cf. Fonds Fanny Colonna, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, Aix-en-Provence.

21. Cf. Ali Merad, « La turcophilie dans le débat national en Algérie au début du siècle (1911-1918) » in *Les provinces arabes et leurs sources documentaires à l'époque ottomane*, Revue d'histoire Maghrébine, premier trimestre 1984, Tunis, p. 337-354.

22. Cf. J. Desparmet, « La turcophilie en Algérie », in *Bulletin de la société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, n° 74 et n° 75, 1916-1917. [*infra*, p. 67-158]

23. « Cela ne veut rien dire, disait Bourdieu, de parler de Masqueray, de Desparmet, etc. comme d'espèces de personnages tombés comme des aérolithes : ils étaient en fait dans un certain champ, dans un certain système de relations avec d'autres, en lutte et en concurrence avec d'autres et là était la base de leurs intérêts [...] il ne faut pas seulement se faire plaisir en distribuant le blâme et l'éloge : celui-ci est un peu colonialiste, celui-là beaucoup, passionnément, etc. Il faut comprendre ce qui se passait et non se constituer en juge ». Cf. P. Bourdieu, « Les conditions sociales de la production sociologique : Sociologie coloniale et décolonisation de la sociologie », in *Le mal de voir*, Cahier Jussieu/2, Université de Paris VII, 10/18, Paris, p. 416-427.

24. Cf. P. Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980. Pourtant les travaux blidéens de Desparmet ont toute leur place dans la rubrique des « Études de comparaisons » mentionnée dans la bibliographie générale du *Sens pratique*.

25. Cf. Kamel Chachoua, « La sociologie en Algérie, l'histoire d'une discipline sans histoire », in Ebhehart Kienle (dir.), *Les sciences sociales en voyage, l'Afrique du Nord et le Moyen Orient vus d'Europe, d'Amérique et de l'intérieur*, Paris, Iremam-Karthala, 2010, p. 133-156. Voir aussi Mouloud Mammeri, 1989 « Une expérience de recherche anthropologique en Algérie », in *Awal*, Cahiers d'études berbères, n° 5, p. 15-23.

l'orientation anhistorique et « dépolitisée » de la nouvelle anthropologie méditerranéenne post-coloniale, ont, toutes les deux – avec des sentiments différents, voire opposés – tourné le dos à des objets comme l'Islam, l'histoire coloniale, les langues et les Berbères, afin d'éviter de rencontrer, de nouveau, l'ethnologie coloniale. Or, toute l'œuvre de Desparmet est entièrement axée sur ces quatre thématiques disgraciées.

Cependant, quand on compare et on croise les citations et les usages de Desparmet des deux bords de la Méditerranée, on remarque que cette marginalisation et cet évitement académique de Desparmet par les chercheurs français durant la période des années 1960 à 1980 contrastent avec l'attitude des universitaires algériens arabisants et/ou bilingues exerçant en Algérie qui ne semblent guère concernés par ce procès et qui lisent et utilisent J. Desparmet sans considération de son « ton raciste » ou de son engagement politique colonialiste. Cela revient sans doute au fait que la nouvelle science sociale nationale décolonisée aborde souvent la science coloniale comme un tout compact et s'intéresse peu à ses variations et divisions disciplinaires et encore moins à la sociologie de la science sociale coloniale en général qu'elle laisse aux sommets de la discipline sociologique et philosophique des capitales occidentales. Outre cette raison épistémologique, il faut aussi considérer le fait que l'œuvre de Desparmet en général et ses articles politiques en particulier permettent, ou autorisent à tout le moins, une double lecture politique, suivant qu'on se place du côté du pouvoir colonial ou des colonisés algériens. Si, en effet, il est tout à fait possible de lire les articles « politiques » de Desparmet consacrés aux rapports entre les langues et au mouvement réformiste comme une façon de désigner l'ennemi (la résistance ou les réactions nationalitaires algériennes), ces mêmes textes peuvent aussi être lus, du point de vue du sens commun et académique algérien, comme une preuve historique de la résistance politique contre la colonisation. En effet, quand Desparmet dit, exactement comme les Oulémas réformistes, que l'Islam et la langue arabe « c'est la même chose », que les *meddahs* (les poètes populaires) sont l'embryon du nationalisme et du patriotisme moderne, aucun ne peut contester la vraisemblance d'une telle idée et encore moins la qualifier de raciste ou de politiquement incorrecte. Aussi, quand le même Desparmet, qualifie ironiquement les réformistes « d'épicuriens en chéchias » et dit, à la suite de la modernisation scolaire des écoles arabes réformistes des Oulémas que « le darwinisme est entré dans les écoles coraniques » ; quand il décrit – suivant sa traduction de reportages publiés par la presse de langue arabe – les jeunes militants réformistes en train de hurler *Faqou !, Faqou !*²⁶ sur un Imam proche de

26. Terme ou plutôt injure utilisée pour dénoncer le double jeu des agents indigènes du culte musulman officiels au service de l'administration coloniale.

l'administration et du courant traditionaliste à la mosquée de Annaba, il montrait, certes, au pouvoir colonial, la menace ou le danger, mais cela ne fait pas de lui nécessairement, aux yeux du sens commun algérien notamment, un homme plus colonialiste et/ou plus raciste que n'importe quel autre européen et intellectuel moyen de sa génération.

C'est sans doute pour toutes ces raisons qu'Abou Al Qassim Saadallah, historien, au nom duquel est baptisée l'université d'Alger II depuis sa mort en 2013, auteur d'une œuvre célèbre de plusieurs tomes en langue arabe, cite Desparmet plusieurs fois dans chacun des neuf tomes que compte son *Histoire culturelle de l'Algérie de 1510 à 1830*²⁷ avec des accents démunis de tout ressentiment ou de reproches éthiques ou politiques. Au contraire, il le gratifie d'une reconnaissance d'autant plus surprenante qu'elle vient de la part d'un historien réputé pour son nationalisme redoutable et sa haine virulente et permanente contre la France coloniale. C'est avec le même sentiment de distance ou d'indifférence objective que Mustapha Haddab, sociologue, enseignant à l'université d'Alger, auteur d'une thèse sur *Les moniteurs arabisants*²⁸ soutenue sous la direction de P. Bourdieu en 1975, s'est appuyé « constructivement » sur l'article pionnier de Desparmet²⁹ sur ce même sujet pour son texte devenu incontournable sur : « Histoire et modernité chez les réformistes algériens »³⁰. Amin Delaï (chercheur au CRASC d'Oran) qui vient de publier une œuvre gigantesque sur *Le Melhoun*³¹ et qui s'est appuyé sur les travaux et archives de Desparmet qui avait beaucoup travaillé sur ce sujet n'évoque pas du tout la position ou les idées politiques de l'ethnologue arabisant, et *last but not least* Saliha Sennouci, anthropologue au CRASC d'Oran qui mène actuellement des recherches sur les *Contes populaires* recueillis par Joseph Desparmet au début du XX^e siècle ne semble pas non plus mettre au centre de ses recherches la condition et la position de Desparmet dans le champ intellectuel et politique colonial pour exploiter le matériau amassé par l'ethnologue de la Mitidja. On voit bien par ces quelques exemples qu'on

27. Cf. Abou Al Qassim Saadallah, *Histoire culturelle de l'Algérie, Index*, Alger, Dar Al-Gharb Al-Islami, Beyrouth, 1998, T. 9, p. 93.

28. Mustapha Haddab, *Les moniteurs algériens*, OPU, Alger, 1976.

29. J. Desparmet, « Naissance d'une histoire nationale de l'Algérie » (*L'Afrique Française*, 1933), [*infra*, p. 249-268]

30. Cf. Mustapha Haddab, « Histoire et modernité chez les réformistes algériens », in *Connaissances du Maghreb, Sciences sociales et colonisation* (dir.), CNRS, Paris, 1984, p. 387-400.

31. Amine Delaï, *Guide bibliographique du Melhoun, Maghreb : 1834-1996*, Paris l'Harmattan. Aussi, du même auteur, *Poètes Malhoun du Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie)*, 4 t. Oran, CRASC.

peut aisément multiplier d'ailleurs que l'approche dominante qui aborde souvent la science de la science sociale coloniale suivant sa réception heureuse ou malheureuse par le champ des sciences sociales nationales décolonisées et post-coloniales en général est un point de vue rapide et simplificateur qui se base plus sur les déclarations publiques des porte-paroles de l'université et de la recherche plutôt que sur les publications scientifiques des universitaires et chercheurs algériens en langue arabe et/ou française eux-mêmes.

Une proto-théorie de la résistance symbolique

Mais, on ne comprendra pas les particularités et les particularismes de la vie et de l'œuvre scientifique de J. Desparmet sans les rapporter au contexte académique et politique de la période durant laquelle il a travaillé, vécu et publié en Algérie ; celle qui va de 1900 à 1940 et qu'on désigne souvent comme l'Âge d'or de la colonisation³² ; celle de l'essor de la viticulture, de la motorisation, du lancement des grands chantiers électriques et hydrauliques, de l'eupéanisation de la société coloniale et, en même temps, celle de la fin de la résistance armée des tribus, du début d'une paupérisation générale des populations rurales algériennes qui se dirigeaient alors vers les villes et les fermes coloniales où elles découvraient le salariat ou plus exactement le chômage, la ségrégation, l'émigration et surtout la politique et le militantisme clandestin. C'est durant cette période aussi que s'est opérée une véritable révolution dans le paysage linguistique algérien suite à l'invasion linguistique du français qui avait provoqué, comme dans un jeu de billard, l'expansion de la langue arabe classique promue par le mouvement des Oulémas réformistes et en même temps, le déclin progressif de la langue arabe dialectale, elle, de plus en plus discréditée et disqualifiée aux yeux des Algériens lettrés et citadins notamment.

En effet, et à la différence des ethnologues militaires et universitaires de la fin du XIX^e, qui sont des intellectuels conquérants travaillant le plus souvent sur les groupes berbères et le péril confrérique, ainsi que des chercheurs « quantitativistes » d'après 1945 qui travaillaient sur l'économie moderne et la ville, Desparmet a travaillé dans des régions semi-rurales et/ou semi-citadines, semi-arabes et/ou semi-berbères – peut-on encore ajouter – et s'est intéressé, prioritairement, aux discours

32. Dans les toutes dernières pages de son livre *Le Maghreb entre deux guerres*, Jacques Berque écrivait que « le cadre chronologique de ce travail aura été trop court pour enserrer une progression qu'on aurait plus légitimement fait partir du début du siècle, date si importante pour l'Algérie, et s'achever sur le soulèvement de Sétif (1945) ». Cf. Jacques Berque, *op. cit.*, p. 417.

de la société algérienne sur elle-même. Et c'est là, à notre avis, tout l'intérêt et toute la spécificité de Desparmet par rapport à la majorité des ethnologues et intellectuels de l'Algérie coloniale. La question qui l'avait habité et intrigué dès ses premières enquêtes à Tlemcen, il la formule lui-même avec une naïveté et une simplicité insolite : « comment l'âme indigène se défend-elle contre notre machinisme, notre science, notre philosophie, tout l'armement et le prestige de notre civilisation ! Comment parvient-elle à sauvegarder l'intégrité de ses principes moraux, de ses institutions sociales, de ses créations esthétiques, si bien qu'elle espère fermement non seulement qu'elle les sauvera de la destruction, mais qu'elle les verra, après l'épreuve, s'épanouir avec un éclat nouveau ? »³³.

Bien qu'on ne remarque aucune volonté ou prétention à théoriser chez Joseph Desparmet, néanmoins, ses questions et ses constructions montrent l'ébauche d'une véritable théorie de la résistance symbolique et/ou de la domination coloniale qui nous montre comment un peuple, même s'il s'avoue vaincu, même quand il ne se bat plus, résiste et ne perd jamais l'espoir de sa libération. Aucun autre que lui n'avait anticipé la fin de « l'Algérie française » qu'il expliquait, non pas par des raisons économiques liées à l'exploitation et à la dépossession matérielle coloniale, mais par des raisons symboliques liées à la passion jalouse (*al-ghira*) et à l'attachement millénaire de la Berbérie à la liberté et à l'indépendance. « Je me propose, disait-il, de décrire les péripéties dont j'ai pu être témoin de cette lutte, le plus souvent occulte pour les étrangers, du vieux génie maghrébin et du moderne génie européen. J'appelle les mouvements d'opinions que je vais noter "les réactions nationalitaires" de l'Algérie parce que je ne les crois purement ni anarchiques, ni francophobes, ni religieux, ni bolchévistes, ni proarabes, mais d'inspiration foncièrement maghrébine et en relation avec l'aspiration millénaire vers l'unité et l'indépendance qui se remarque dans toute l'histoire de la Berbérie »³⁴. On voit là, la place que prend chez Desparmet la notion de sentiment et de subjectivité dans son analyse de la résistance symbolique des Algériens du début du XX^e siècle. Une approche complètement différente de celle de ses prédécesseurs de la fin du XIX^e qui regardaient tout à travers le péril confrérique et la division entre arabes et berbères plus particulièrement (le mythe berbère).

33. Cf. J. Desparmet « Les réactions nationalitaires en Algérie » in *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, n° 130 et n° 132, 1932. [*Infra*, p. 167]

34. *Ibid.* p.167.

Observer et décrire la résistance populaire et lettrée

Tlemcen, Skikda, Blida, Alger

Les textes rassemblés dans ce volume sont publiés entre 1911 et 1937 dans des revues dispersées et d'importance inégale (*la Revue africaine, l'Afrique française, Bulletin de la société de géographie d'Alger et d'Afrique du Nord*). Ils forment deux ensembles qui regroupent deux modes de résistances culturelles (populaire et lettrée) et deux générations d'intellectuels (lettrés traditionnels et élite moderne scolarisée en langue arabe) complémentaires. Ils sont comme le *recto* et le *verso* de la même feuille, ils parlent de la même chose et poursuivent le même but. « Ces études, écrivait Desparmet, embrassent deux générations, bien différentes l'une de l'autre, et se divisent naturellement en deux parties. Dans la première, les documents sont entièrement empruntés à la littérature populaire ; la parade fut d'abord un réflexe de l'instinct racial, spontané, désordonné et mystique. La défense devait s'improviser avec les ressources traditionnelles du pays. Dans la deuxième partie, elle s'organisera sous l'inspiration de l'élite intellectuelle. La polémique se développe alors, avec tous les raffinements d'une vieille culture, dans la langue panislamique ... tandis que la poésie populaire de la première époque se contentait de consoler le peuple de son asservissement, les journaux et les revues de la seconde lui prêcheront l'espoir, lui traceront la voie de sa régénération »³⁵.

Cela dit, le but principal de cette écoute fine et de cette collecte patiente et minutieuse de manuscrits, de chants, de poèmes, de contes, de récits épiques, et de satires populaires par J. Desparmet, n'est pas du tout guidée par le projet de sauvegarder un patrimoine culturel menacé de disparition mais par un but plus politique qui consiste à montrer comment une culture dominée, vaincue et diminuée, résiste. « À aucun moment depuis la conquête, écrivait Desparmet, nous n'avons vu fléchir, chez les indigènes, leur confiance en une libération prochaine. C'est un fait dont notre littérature coloniale ne nous entretient pas, encore moins les rapports officiels, mais dont témoignent l'histoire et l'observation. Tous les soulèvements qui n'ont cessé d'éclater depuis celui de Ben Zamoun, l'année même de la prise d'Alger jusqu'à celui de l'Aurès en 1916-1917 prouvent que les vaincus n'ont jamais perdu l'espoir de reconquérir leur indépendance. De son côté, la poésie populaire a toujours célébré et ranimé ce sentiment profond ; satires, *ghazaouetes* épiques, hymnes aux saints régionaux, abondent en allusions patriotiques, où s'inspire uniquement de l'amour de la liberté »³⁶.

35. *Ibid.*

36. Cf. J. Desparmet « Contribution à l'histoire contemporaine de l'Algérie. La politique des Oulémas algériens (1911-1937) », in *L'Afrique Française*, juillet-août-septembre 1937. [*Infra*, p. 368]

La première partie, celle de la première période, essentiellement ethnographique et folklorique, s'est déroulée dans des villes intérieures : Tlemcen d'abord, où il arrive en 1894, puis Skikda, Médéa, et enfin, Blida, où il avait approfondi et précisé ses recherches ethnographiques, linguistiques sur la médecine, l'enfance et le temps (calendriers) commencées à Tlemcen. Le matériel principal de cette œuvre est constitué à partir d'enquêtes orales auprès des « savants paysans » de la Mitidja (*guwwals, meddahs, talebs*)³⁷ en s'appuyant sur des ressources hétérogènes (chants de rues, satires, contes, récits épiques, hymnes aux saints régionaux) et notamment la poésie populaire dont la mission consiste, disait-il « à panser les blessures, galvaniser l'orgueil national, excuser la défaite et même la tourner à la gloire des vaincus »³⁸. De cette période sortiront plusieurs publications, *Le Mal magique*, les contes, la série d'articles sur les calendriers publiés dans *la Revue africaine* et enfin, les *Coutumes, Institutions et Croyances des Musulmans de l'Algérie*, rédigées d'abord en langue arabe puis traduite en français par deux orientalistes, H. Pérès et Georges-Henri Bousquet en 1939 (rééditée en 1948), aux éditions Jules Carbonel à Alger. En lisant ses travaux et en consultant ses archives, on est tout de suite frappé par la rigueur et le soin qu'il mettait à préciser ses choix d'objets, les conditions de réalisation de chacune de ses enquêtes et les techniques qu'il utilisait pour la collecte et la vérification de ses informations. La légende de « la tablette gardée » (*louh al mahfoud*) où, selon l'imaginaire populaire, sont inscrits tous les grands événements politiques à venir (une sorte de *mektoub* collectif) et à laquelle Desparmet avait consacré un texte dense et fouillé où il évoque la façon dont les Algériens ont vécu la conquête française de 1830 est un bel exemple où l'on voit Desparmet en train de restituer et de reconstituer l'unité et la complémentarité entre la culture savante et la culture populaire que le point de vue savant ou demi-savant aime toujours séparer. Cette légende qui se déplie selon d'autres versions comme celle appelée « le conseil des Saints » (*diwan salihin*) n'a jamais été fixée par écrit ; « c'est, dit-il, en 1908, à Blida, que j'ai fait copier la version dont je donne ici des traductions partielles [...] deux vieux cultivateurs de la banlieue de Blida en ont fourni le fond et parfois dicté les termes. Dans des veillées successives, ils ont exposé l'un la première partie, l'autre la seconde de ce travail. Un *taleb* blidéen les a rédigées toutes deux après

37. « Nous avons fait des vieilles femmes (*ajaïz*) nos informatrices et des maîtres d'écoles (*talebs*) nos professeurs », in Joseph Desparmet, *Le Mal magique*, Alger, Jules Carbonel, Paris, E.Geuthner, 1932, p. 10.

38. Cf. J. Desparmet, « Les réactions nationalitaires en Algérie » in *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, n° 130 et n° 132, 1932. [*infra*, p.174].

chaque séance, de mémoire. C'est-à-dire qu'il y a introduit sans doute du sien. En somme, nous avons ici l'opinion de deux paysans et d'un lettré »³⁹. S'il ne donne jamais plus de détails sur ses informateurs, cependant, il tient toujours à décrire soigneusement les conditions de la collecte notamment quand il s'agit de ses recherches dialectologiques. « Observer la prononciation du pays a été ma constante préoccupation ; et j'ai tenu toujours près de moi un indigène à cet effet. C'est en scandant les poésies populaires que j'ai reconnu les jeux si curieux de l'accent [...] j'ai fait rédiger soigneusement de la main même des indigènes tout ce que j'ai pu : formules de toutes sortes, chants, explication d'un mot, d'une coutume, d'une superstition [...] et c'est avec leur collaboration, que j'ai révisé mes documents, que je les ai discutés, mis au point »⁴⁰. C'est un peu plus différent quand il enquête par exemple sur des sujets plus anthropologiques comme les calendriers, la maladie ou les rituels qui impliquent la nécessité de donner plus de précisions sur les conditions de la collecte et l'identité de ses informateurs en particulier. On apprend dans les toutes dernières pages de son livre *Le Mal magique*, que l'ensemble de son œuvre sur la maladie et l'enfance repose sur « le petit Abdeltif », fils d'un « Taleb blidéen » qui lui servait d'informateur.

« La mort du petit Abdeltif, écrivait Desparmet, mit fin à mes études sur la maladie, comme sa naissance quelques années auparavant, m'avait induit à écrire mon livre sur l'enfance. Fils d'un *taleb* blidéen, avec qui j'étais lié d'amitié, il m'avait servi de principal sujet d'observation. Ses premiers ans m'avaient initié à la puériculture des indigènes et sa santé débile m'avait fourni l'occasion de noter leurs théories médicales. Lui disparu, les circonstances ne devaient plus me permettre de me pencher à loisir sur le berceau d'un nourrisson, ni sur le lit d'un malade ».⁴¹

La deuxième période commence à partir de son installation à Alger en 1906 jusqu'à son départ en retraite en 1928. Durant cette période algéroise (1906-1928) pendant laquelle il retourne régulièrement dans la Mitidja pour continuer ses recherches, il découvre à Alger une nouvelle vie intellectuelle algérienne-musulmane en train d'émerger et de s'organiser autour du mouvement des Oulémas réformistes qui aboutira à la création de l'Association des Oulémas musulmans algériens, en

39. Cf. J. Desparmet, « L'œuvre de la France en Algérie jugée par les indigènes », in *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, n°55 et n°57, 1917. [*Infra*, p. 12].

40. Cf. Henri Pérès, « Joseph Desparmet et son œuvre (1863-1942) », in *Revue africaine*, volume 87, année 1943, OPU, Alger, p. 256.

41. Cf. J. Desparmet, *Le Mal magique*, Alger, Jules Carbonel, Paris, E. Geuthner, 1932, p. 334.

1931, un an après les festivités du Centenaire dont les réformistes diront, suivant le témoignage de Desparmet, « qu'ils [les Européens] célèbrent leur premier centenaire ; mais ils ne fêteront pas leur second ». Cette seconde et dernière partie de son œuvre et de sa vie, axée sur la résistance lettrée des Oulémas algériens contre le danger de la francisation, s'appuie sur des journaux de langue arabe classique – qu'il était sans doute le seul capable de lire à l'époque – publiés par un embryon de journalistes, formés dans le réseau d'écoles arabes libres inaugurées par les Oulémas réformistes et qui sont, selon lui, « plus politiques que religieuses [...] aussi scientifiques que l'école française »⁴². L'artisan et le conducteur principal de cette entreprise scolaire et journalistique est entièrement redevable à Abdelhamid Ibn Badis, « ce pôle ascète à la voix de tonnerre » qui a su montrer aux nationalistes le chemin qu'ils cherchaient »⁴³. Là, le protocole d'enquête change encore par rapport au terrain précédent ; il s'appuie sur l'observation, l'objectivation participante et l'échange oral comme dans le cas où il décrit les manifestations de rues à Alger en 1933. Mais cette enquête orale dans les milieux populaires n'aurait rien donné si elle n'était pas aussi reliée et confrontée à la production écrite de la presse arabe et à l'oralité magistrale des discours réformistes (conférences, prêches des mosquées, réunions publiques, conseils). Dans le même sillage, nous pensons aussi que les analyses et les articles sociologiques de Desparmet sur l'action politique et la production culturelle lettrée algérienne des années 1920-30 n'auraient jamais atteint ce degré de réflexivité et de lucidité, si elles n'étaient pas déjà nourries et informées par toutes ses recherches ethnologiques et dialectologiques sur la culture orale et populaire dans la Mitidja des années 1900-1906.

En effet, ce passage d'un milieu social et professionnel semi-rural de la Mitidja à celui d'Alger où l'action réformiste commençait à devenir plus visible, à partir des années 1920-30 notamment, fait de Desparmet un témoin physique des débuts de la résistance culturelle menée par les réformistes et nous explique aussi comment la question des langues a pris une dimension centrale chez lui, notamment avec le surgissement de l'arabe classique (*fusha*) dans le paysage linguistique algérien des années 1920-30. Sa thèse principale sur la révolution linguistique telle qu'il l'avait développée dans un long article sur *La réaction linguistique en Algérie*⁴⁴ est au fond, une sorte d'histoire sociale de la relégation

42. Cf. J. Desparmet, « Le nationalisme à l'école indigène en Tunisie et en Algérie », in *L'Afrique Française*, février 1935 et avril 1935. [*infra*, p. 305].

43. Cf. J. Desparmet, « Un réformateur contemporain en Algérie », in *L'Afrique Française*, mars 1933 [*infra*, p. 236].

sociale de la langue arabe dialectale et son remplacement progressif par la langue arabe classique (*fusha*) au tournant des années 1920-1930. Mais cette passion jalouse (*al-ghira*) et soudaine des élites musulmanes urbaines pour la langue arabe classique n'est pas, suivant Desparmet, seule et seulement le produit de l'influence de l'école égyptienne du *Manar*⁴⁵ et du courant de la renaissance oriental panislamique et encore moins une préférence esthétique et intellectuelle des élites religieuses et politiques algériennes, mais la conséquence de la conquête de l'Algérie et de « l'invasion du français »⁴⁶. Selon lui, la langue arabe populaire « dans laquelle les *tolbas* des *zaouias* de campagnes, et des *msids* des villes, ont enregistré, transcrit et transmis dans leurs cahiers (*zmaims*), les chefs-d'œuvre des poètes nationaux, les *fouhouls*, de leurs littératures orales et vernaculaires » devrait normalement, comme c'était le cas avant la conquête française, continuer à envahir progressivement les domaines de la littérature et de l'action politique tandis que la langue arabe classique (*fusha*) deviendra, petit à petit, une langue spécifiquement liturgique. Mais, disait-il « ce n'est pas ce qui s'est produit ». La raison selon lui, il faut la chercher dans l'histoire politique du Maghreb, car « tant que l'Afrique du Nord s'est vue enclaver solidement dans un empire musulman comme celui des califes d'Orient et d'Occident, elle a réagi contre la centralisation en se jetant dans le régionalisme, notamment après que le Sultan de Constantinople l'ait déclarée province turque. À ce moment, l'esprit d'indépendance s'est regimbé [...], mais quand la conquête française l'avait isolée brusquement, il tente de se rattacher, de toutes ses forces, au bloc islamique pour rester en communication intime avec lui. La première chose à faire est de parler sa langue »⁴⁷. Mais, comme le dialecte arabe populaire ne cesse, suivant son mot à lui, de « s'acoquiner » avec la langue française, à laquelle il emprunte de plus en plus de mots⁴⁸, depuis la conquête de l'Algérie, il est vite devenu aux yeux des lettrés et des citoyens musulmans, une langue corrompue (*fasda*) et souillée (*tayha*). Plus même, pour Joseph Desparmet, l'action des Oulémas, à elle seule, n'aurait jamais suffi à discréditer l'arabe dialectal sans le concours de l'administration coloniale elle-même qui avait, dès la fin du XIX^e, abandonné l'enseignement de la langue arabe dialectal

44. J. Desparmet, « La réaction linguistique en Algérie », in *Bulletin de la société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, Alger, Minerva, 1931.

45. Cf. Ali Merad, *Le réformisme musulman en Algérie de 1920 à 1940*, Mouton & Co, Paris, 1967.

46. Cf. Desparmet, *op. cit.*, p. 31.

47. *Ibid.*

48. C'est à ce moment marqué par la motorisation que les mots français comme *triciti*, *tomobil*, *bidoun* et de nombreux autres sont entrés dans l'usage populaire.

et imposé l'enseignement de la langue classique⁴⁹ « afin de ne pas se ridiculiser aux yeux des indigènes »⁵⁰. « En Algérie, ajoutait-il, « l'État ennemi est devenu l'auxiliaire de la langue sacrée »⁵¹.

Rapprochements historiques

Joseph Desparmet est aussi l'un des rares observateurs de l'Algérie de l'entre-deux-guerres à ne voir aucune opposition entre les deux partis politiques qui structurait le champ politique algérien des années 1920-1940 : les réformistes et les nationalistes, que les communistes d'alors désignaient par deux termes distincts : les « nationalistes-révolutionnaires » et les « nationalistes réformistes »⁵². « Les deux partis, disait-il, ne diffèrent pas par le but qu'ils poursuivent, mais par les moyens qu'ils veulent employer. Les réformistes comptent sur une lente et savante préparation des esprits tandis que les révolutionnaires reprochent aux réformistes leurs temporisations et les traitent de phraseurs, de bourgeois esthètes, d'utopistes [...]. Le parti des hommes d'action (i.e. les nationalistes), notait Desparmet, se compose de petites gens, élèves de nos écoles primaires, incapables de déchiffrer un journal arabe, mais lecteurs assidus de nos feuilles extrémistes, tournés vers les idéologies européennes, maçons, ouvriers d'arts, employés de tramways, chauffeurs de taxi ; au fond, des déracinés qui ont perdu leur mentalité indigène sans abandonner leurs instincts nationalitaires. Ils sont les fils de cette classe de simples qui, il y a trente ans, attendaient la venue du Maître de l'Heure ; seulement, ils ont remplacé les espoirs millénaristes par la mystique prolétarienne. Ils répondront, en toute occasion favorable, à l'appel des Soviets, à la condition de marcher à la destruction de la société actuelle sous la bannière de l'Islam, avec des chances de la planter sur ses ruines. Tel est l'état-major du parti nationalisme-révolutionnaire »⁵³. Hormis le « ton » antipathique, le fond

49. « En 1929, une note émanée du ministre de l'Instruction publique a circulé dans les lycées et collèges condamnant la rédaction en langue vulgaire », in J. Desparmet, « La réaction linguistique en Algérie », *Bulletin de la société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, Alger, Minerva, 1931, p. 19.

50. *Ibid.*

51. *Ibid.*, p. 20.

52. On trouve aussi cette division chez J. Berque entre les jeunes Turcs et les réformistes d'Alger. Dans un chapitre sur *Lieux et moments dans le réformisme islamique* de son livre *Ulémas d'Alger au début du siècle*, il soutenait l'opposition entre les deux partis : « Figurons-nous l'Alger de 1905-1910. Émerge déjà une jeunesse frottée d'Occident : ce qu'on appelle à ce moment-là « les jeunes Turcs ». Ils s'opposent plus ou moins déjà à des penseurs religieux, déjà scindés en deux tendances : traditionalistes et réformistes ». Cf. Jacques Berque, *Ulémas d'Alger au début du siècle*, Alger, Sned/Duculot, 1974, p. 165.

du sentiment que Desparmet relate ici n'est pas complètement faux. En effet, bien qu'on puisse lui reprocher l'idée d'avoir exagérer le rôle des réformistes et que ce ne sont pas les réformistes qui sont passés, en 1954, à l'action armée, mais plutôt les jeunes issus du prolétariat urbain et de l'école française, il n'en demeure pas moins vrai que chacun des deux blocs (nationalistes et réformistes) fut, jusqu'à 1956, divisé en deux tendances : celle qui appelle au passage immédiat à l'action armée et celle qui prône l'action pédagogique et politique.

Ce n'est pas tout, cette lecture qu'il fait du champ militant algérien des années 1930 est devenue celle du discours officiel de l'État algérien indépendant et des manuels scolaires qui présente toujours le mouvement nationaliste révolutionnaire comme le « bras armé » du courant réformiste et de la résistance culturelle algérienne en général. Tout récemment, et en pleine ébullition politique provoquée par le mouvement populaire de février 2019 (*Hirak*) qui contestait le projet du cinquième mandat d'Abdelaziz Bouteflika, le pouvoir et l'armée algérienne ont d'ailleurs réinventé et/ou réactivé le slogan de l'union historique et politique entre *badissiyya* (disciples d'Ibn-Badis) et *novembriyya* (les fils du 1^{er} novembre 1954) pour contrecarrer le *Hirak* ; et nous confirme ainsi, si besoin est, la justesse de l'indistinction prônée par Desparmet entre ces deux mouvements dans les années 1930.

Ce n'est pas le seul rapprochement qu'on peut faire entre les textes qu'on lira dans ce volume et l'actualité politique de ces dernières décennies. Les articles de Desparmet sur *Les réactions linguistiques et nationalitaires* et le mouvement réformiste en général, ouvrent un champ de comparaison qui nous permet de voir l'enchaînement historique de certains enjeux politiques, linguistiques et religieux, entre les débuts du mouvement nationalitaire et patriotique algérien des années 1920-1930, et les enjeux et conflits linguistiques actuels. En effet, la lecture de Desparmet permet de voir que les rapports concurrentiels, pour ne pas dire conflictuels qu'il décrivait dans les années 1930 entre les trois langues, l'arabe et le berbère dialectal, l'arabe classique et le français, persistent toujours et dominant toujours le paysage linguistique et les rapports entre les langues dans l'Algérie actuelle⁵⁴. Fanny Colonna qui s'est beaucoup appuyée sur les manuscrits de Desparmet – sur les *kuttabs*

53. Cf. Joseph Desparmet, « Les manifestations en Algérie, (1933-1934) », in *L'Afrique française*, septembre 1934. [*infra*, p. 294].

54. Cf. Abdou Elimam, *Après tamazight, la darja*, Éditions Franz Fanon, 2020. Voir aussi l'article « Le déni de la *darja* et ce qu'il nous en coûte » (*Quotidien d'Oran*, 04/06/2020). Pour la période 1980-2000, cf. Gilbert Granguillaume, *Arabisation et politique linguistique au Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1983. Voir aussi,

(écoles coraniques) notamment – pour étayer sa problématique sur la place de l’Islam dans les sciences sociales coloniales et françaises en général⁵⁵, faisait, au début des années 1990, un rapprochement historique et politique insolite – et qui mérite selon nous d’être repris – entre l’émergence ostentatoire sur la scène publique du mouvement réformiste dans les années 1930 (manifestations de rues, boycottages, journaux) et le surgissement du Front Islamique du Salut (FIS), au début de la décennie 1990 en Algérie⁵⁶. Tous les deux, selon elle, ont en commun de recourir à la manifestation publique, la grève, la conquête des mosquées, les *khotbas* (prônes du vendredi), les conférences de plein air et la presse écrite, pour exiger une arabisation et une islamisation effective et immédiate de la société algérienne.

Outre l’édition en volume d’articles dispersés et la republication de l’œuvre entière de Desparmet que nous souhaitons voir se réaliser le plus rapidement possible, il faut faire savoir que les archives de Desparmet qui comptent plusieurs manuscrits en arabe dialectal et de nombreux corpus et sources hétérogènes (littératures orales populaires et textes classiques) peuvent servir aujourd’hui de départ à de nouvelles problématiques de recherches pluridisciplinaires (dialectologie, ethnologie, médecine, littérature, philologie, Histoire) sur l’Algérie du début du XX^e siècle qui reste un moment crucial de l’histoire sociale de la construction sociale du sentiment national en Algérie.

Mohammed Benrabah, *Langue et pouvoir en Algérie : histoire d’un traumatisme*, Paris Séguier, 1999 ; Khaloua Taleb Ibrahim, *Les Algériens et leurs langues*, Alger, Casbah éditions, 1998.

55. Fanny Colonna, « Invisibles défenses : à propos du Kuttab et d’un chapitre de Joseph Desparmet », in N. Sraïb (dir.), *Pratiques et résistances culturelles au Maghreb*, Paris, CNRS, 1992.

56. Fonds Fanny Colonna (MMSH, Aix-en-Provence).

